

Roger Chartier entretien avec Robert Darnton¹

Transcription par Dorothee de Bruchard²

Présentation et notes par Sandra Reimão³

Présentation

Le dialogue présenté ici, entre Roger Chartier et Robert Darnton, eut lieu au Collège de France à l'occasion de la leçon inaugurale d'une nouvelle chaire nommée Écrits et culture dans l'Europe moderne, ayant Roger Chartier comme professeur titulaire.

Le 11 octobre 2007, lors de l'ouverture de cette chaire, Chartier prononçait l'exposé "Écouter les morts avec les yeux". Le vers du poète espagnol Quevedo (1580-1645), utilisé comme titre de la leçon, était cité par Chartier pour évoquer les absents qui avaient contribué à ce que les disciplines de l'histoire du livre, de l'histoire des textes et de l'histoire de la culture écrite assument des configurations permettant l'existence de cette chaire, notamment Henri Jean Martin, Don Mckenzie et Armando Petrucci.

Chartier signale *L'Apparition du livre*, de Henri Jean Martin et Lucien Febvre, publié en 1958, comme étant l'ouvrage fondateur de la nouvelle histoire du livre et souligne qu'avec leur étude sur les conditions de publication et de circulation des livres, Martin et Febvre ont fait descendre "du ciel sur la terre" les recherches sur l'histoire du livre.

En ce qui concerne l'œuvre de Don Mckenzie, décédé en 1999, et la manière dont il effectue une approche sociologique des textes, Chartier signale qu'elle lui a appris à "ne jamais séparer la compréhension historique des écrits de la description morphologique des objets qui les portent". Rappelons que Chartier avait préfacé le livre *La Bibliographie et la sociologie des textes*, traduction française publiée par les Éditions du Cercle de la Librairie de trois conférences prononcées par Don Mckenzie à la British Library en 1985.

Quant à Armando Petrucci, auteur, entre autres, de *Writers and readers in medieval Italy: Studies in the history of written culture*, la leçon que Roger Chartier déclare avoir retenue est de "toujours associer dans une même analyse, les rôles attribués à l'écrit, les formes et les supports de l'écriture et les manières de lire".

Selon Chartier, de tels antécédents et de tels contemporains, et l'ensemble des connaissances qu'ils ont légué et partagé, permettent qu'un chercheur puisse aujourd'hui,

¹ Disponible en DVD à la série Les leçons inaugurales du Collège de France sous le titre «Écouter les morts avec les yeux» - Professeur Roger Chartier. Le DVD inclut la leçon nommée, le entretien avec Robert Darnton et une présentation par Daniel Roche.

² Editrice et doctorant à l'Université Federal de Santa Catarina, Brésil. E-mail dorothee@escritoriolivro.com.br

³ Professeur Ph.D. à l'Université de São Paulo et au Programme de Doctorat en Sciences de la Communication. E-mail : sandra.reimao@gmail.com

MATRIZes

tel qu'il le fait lui même actuellement, se consacrer à "comprendre la place de l'écrit dans la production des connaissances, dans l'échange des émotions et des sentiments, dans les rapports que les hommes ont entretenus les uns avec les autres, avec eux mêmes et avec le sacré".

Dans l'appropriation, de la part de Roger Chartier, des vers de Quevedo "*Escuchar a los muertos con los ojos*" nous retrouvons des ressemblances avec la question posée par Walter Benjamin dans *Sur le concept de l'histoire*: "Les voix auxquelles nous prêtons l'oreille n'apportent-elles pas un écho de voix désormais éteintes?"

Institution unique dans le système culturel français, le Collège de France, fondé en 1530, ne fournit point de diplôme et ses cours sont ouverts au public en général. Il a pour devise "Docet omnia", l'enseignement de toutes choses, et pour mission, se tourner vers les savoirs en cours de constitution. La présentation officielle de cette institution déclare que "le Collège de France occupe une situation à part dans la recherche fondamentale et l'enseignement supérieur français. Il n'entre en concurrence avec nul autre établissement. Le Collège de France n'est en effet ni une université, ni une grande école. Il ne transmet pas à des étudiants un savoir acquis à partir de programmes définis. Il ne prépare à aucun diplôme. (...) Les professeurs sont en effet tenus d'enseigner 'le savoir en train de se faire'".

Maurice Merleau-Ponty, qui fut professeur au Collège, entre 1952 et 1961, de la chaire de Philosophie, déclarait lors de sa leçon inaugurale, intitulée Éloge de la Philosophie, que "ce que le Collège de France, depuis sa fondation, est chargé de donner à ses auditeurs, ce ne sont pas des vérités acquises, c'est l'idée d'une recherche libre".

À une époque de profondes transformations dans le monde de l'exécution, de la diffusion et de la préservation de l'écrit grâce à l'expansion des technologies numériques, il est fort approprié que le Collège de France renferme cette nouvelle chaire qui, appuyée sur "une histoire de longue durée de la culture écrite", se propose de réaliser une approche lucide de "nos incertitudes et de nos inquiétudes" actuelles sur ce sujet, comme le déclarait Roger Chartier en concluant son exposé.

Au long de sa leçon inaugurale, Chartier présente, en d'autres termes, cet objectif général de cette chaire: « repérer les durées sédimentées de la culture écrite pour comprendre plus justement les mutations qui l'affectent dans le présent ».

La première question posée par Darnton, pour inaugurer l'entretien, a trait au statut des données quantitatives en ce qui concerne le développement de ses recherches. Cette interrogation fournit à Chartier l'occasion d'insister sur le fait que la mensuration constitue un socle essentiel pour le fondement d'une histoire culturelle, notamment d'une

histoire du livre, à condition d'être bien intégrée à l'analyse des matérialités précises des objets culturels, ou les livres, dans ce cas précis. Pour compléter ce raisonnement, Chartier fait remarquer qu'un autre versant de son travail, développé avec Daniel Roche, est celui de l'histoire des pratiques de lecture. Dans ces deux domaines – celui du livre et celui de la lecture – les recherches sur les formes d'appréhension et d'appropriation de l'écrit ont déplacé l'optique d'une approche quantitative simple. Chartier fait ici allusion, entre autres, à l'article classique "Le livre, un changement de perspective", écrit en collaboration avec Roche et qui fait partie de la collection Faire de l'histoire, dirigée par Jacques Le Goff et Pierre Nora.

À partir de cette ouverture, le dialogue-entretien développe des thèmes pouvant être rassemblés en deux grands groupes: 1) questions sur les pratiques culturelles et 2) remarques sur les méthodologies pour la compréhension analytique de ces pratiques.

Dans le premier domaine thématique, il est à noter l'affirmation de Chartier indiquant que les articulations complexes entre différences sociales et pratiques culturelles en ce qui concerne les imprimés doivent être éclairées aussi bien par des remarques sur la distinction sociale, tel que le fait Pierre Bourdieu, que par l'analyse des objets de lecture telle que celle développée par Mckenzie.

Lorsqu'il aborde le thème des méthodologies d'appréhension des histoires culturelles, Chartier souligne le risque de ce qu'un discours historiographique macroscopique puisse remplacer une analyse de ces objets qui exigent, pour être appréhendés, de multiples références issues de plusieurs domaines du savoir et de la culture.

Dans sa réponse au sujet de ses approximations et de ses distances vis-à-vis des auteurs classiques, Chartier déclare que Michel Foucault, dans sa leçon « Qu'est-ce qu'un auteur ? » prononcée en 1969 au Collège de France, tout en élaborant une construction théorico-conceptuelle à partir d'un problème concret – pourquoi y a-t-il des textes sans auteurs (tel que les annuaires téléphoniques et les contrats) – instituait la question de l'attribution d'un auteur à un texte et de la propriété littéraire, ouvrant ainsi la voie à de multiples recherches qu'il n'avait peut-être lui-même jamais imaginées. Chartier déclare que son propre travail s'inscrit dans des questions appartenant à ce domaine et qu'il dialogue, donc, avec des procédés de ce genre.

Parmi ses nombreuses références, Chartier signale également, dans ses propres travaux, la présence de Durkheim, notamment en ce qui concerne les questions de représentations collectives dans les facettes développées par Pierre Bourdieu. Rappelons que Roger Chartier réalisait en 1988 une série de cinq entretiens avec Bourdieu pour Radio France Culture, qui furent publiés en 1988 par l'INA (Institut national de l'audiovisuel) et repris en 2010 par Agone & Raisons d'agir sous le titre *Le sociologue et l'historien*.

Dans ce riche entretien entre Roger Chartier et Robert Darnton, deux sujets sont également présents : une brève mention à la question de la mondialisation et une remarque sur les nouvelles technologies de l'imprimé.

À propos de ce dernier, les technologies de l'imprimé, Chartier souligne que la révolution du livre numérique met en scène trois mutations qui jamais auparavant n'avaient eu lieu en simultané : les changements dans les formes d'inscription du texte, dans les techniques de reproduction et dans les pratiques de lecture.

Incité par les questions courtes et précises élaborées par Robert Darnton, ce dialogue fournit à Roger Chartier l'occasion de préciser les grandes lignes des structures et substrats théoriques qui étayent ses travaux, et en outre, de signaler les distances et les divergences ponctuelles par rapport à certaines écoles de pensée. Des rencontres comme celle-ci ne font que prouver que même si les ressources numériques facilitent l'échange à distance entre chercheurs, il y a dans le dialogue et la discussion académique en direct une spécificité qui rend le contact et l'interaction face à face irremplaçable.

Sandra Reimão (Universidade de São Paulo, Brasil)

traduit par Dorothée de Bruchard

Roger Chartier entretien avec Robert Darnton

I) **Darnton** : Je devrais peut-être expliquer, Roger, que nous sommes amis depuis très longtemps, je pense que c'était en 73 que nous nous sommes rencontrés⁴ [*Chartier : exactement*]. J'ai suivi tes travaux avec beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme, j'ai relu quelques ouvrages du jeune Roger Chartier, notamment une sorte de plaidoyer pour une histoire quantitative du livre. Mais aujourd'hui tu as tendance à beaucoup t'intéresser aux formes esthétiques, et typographiques, les formes qui transforment le sens de l'écrit. Alors, y a-t-il une ligne d'évolution qui va de l'un à l'autre, ou est-ce que tu essaies de les combiner en quelque sorte ?

⁴ Après avoir enseigné en 1969 et 1970 au lycée Louis-Le-Grand, Paris, Chartier devenait en 1970 professeur adjoint d' *Histoire moderne* à l'Université Paris I, Panthéon-Sorbonne, où il restait jusqu'en 1975. De 1975 à 2007, il est attaché à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, EHESS. En 2007 il devient Professeur au Collège de France. Après une brève période, entre 1964 et 1965, comme journaliste au *New York Times*, Darnton devient professeur à l'Université de Princeton et y reste jusqu'en 2007. En 1971 Darnton fait son premier séjour comme Directeur d'Études à l'EHESS. Il dirige actuellement la Bibliothèque de l'Université Harvard; il organise des programmes de libre accès aux fonds de bibliothèques et il polémique contre le Google Books Search.

Chartier : Je crois que cette évolution, elle est très largement partagée, parce que je ne suis pas le seul à avoir plaidé, et j'ai suivi de grands exemples dans cette perspective... une forme de reconnaissance, qui est quand même une première approche absolument nécessaire. On ne peut pas parler de la circulation du livre sans essayer de mesurer qui possédait les livres, qui les lisait, quelle était la conjoncture de l'imprimé. Donc, le recours à des méthodes qui avaient été utilisées par l'histoire démographique, l'histoire économique, l'histoire sociale, pour déterminer un certain territoire d'histoire culturelle, a été une étape absolument fondamentale et nécessaire, et le reste aujourd'hui, sinon le risque est de perdre de vue les différences sociales dans les rapports à la capacité à écrire, dans la propriété du livre, dans les genres de livres possédés par tel ou tel milieu. Donc, il y a là un socle qui est absolument essentiel et qui mérite parfois d'être complété encore.

Ceci étant posé, je crois que beaucoup se sont rendu compte que mesurer la présence du livre n'était pas nécessairement entrer dans la connaissance des pratiques de lecture, puisqu'il y a cette distribution, fortement inégale, de la présence de l'imprimé et que peuvent correspondre de manière plus subtile, plus complexe, des usages du livre, de l'interprétation des textes... Et à partir du moment où on essaie de construire – comme tu l'as fait toi même – une histoire de comment les textes pouvaient-ils être compris, lus, maniés, on s'éloigne presque nécessairement d'une approche quantitative, parce que les sources ne sont pas là pour donner une réponse immédiate, et l'on est amené à une approche qui croise, comme il vient d'être dit, à la fois une analyse de la modalité d'inscription des textes, en essayant de tirer quelques conclusions de la différence des formes matérielles – lire une encyclopédie en trente volumes n'est pas lire un pamphlet ou un libelle, le même texte dans une forme manuscrite ou dans une forme imprimée peut rencontrer des circulations ou des lecteurs différents.

Donc, la leçon fondamentale de ce qui avait été une grande tradition érudite, celle de la bibliographie et particulièrement dans sa forme de bibliographie analytique ou matérielle⁵, peut être absolument décisive pour comprendre comment le même texte, donné à lire dans des formes différentes, peut produire, non seulement des sens, mais des publics différents.

⁵ La caractérisation de la discipline de bibliographie matérielle et de ses rapports à l'étude des textes était ainsi définie par Chartier: "Les postulats qui définissent la bibliographie et les liens entre ses différentes modalités (systématique, descriptive, analytique, textuelle) peuvent s'énoncer ainsi: 1° l'établissement d'un texte (et, éventuellement, son édition) suppose la reconstruction rigoureuse de l'histoire de sa composition et de son impression dans l'atelier typographique ; 2° la compréhension de ce processus de production du livre implique la description et l'analyse des caractéristiques physiques des exemplaires conservés de l'édition (ou des éditions) du texte considéré.

Dans cette perspective, qui est celle des grands classiques de la bibliographie, l'analyse matérielle du livre est mise au service de l'étude du texte, de la confrontation entre ses versions et variantes et, finalement, de l'établissement d'une édition qui soit la plus exacte possible". (Roger Chartier, "Textes, formes, Interprétations". Préface à McKenzie, D. F. *La bibliographie et la sociologie des textes*. Paris: Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 7.

Et l'autre versant, sur lequel nous avons travaillé ensemble, en compagnie de Daniel Roche⁶, c'est d'essayer de reconstruire une histoire des pratiques de lecture à partir des différentes représentations qui en sont données, à commencer par les représentations iconographiques, picturales, dans les gravures, mais aussi des représentations de comment on doit lire, ou comment on ne doit pas lire, dans des textes de nature pédagogique ou didactique, ou bien dans des textes qui sont des confessions – mais avec l'illusion que parfois l'individu biographe de lui-même entretient avec ses propres pratiques et son propre passé, dans tout cet ensemble de documents qui peut être correspondances, mémoires, journaux...

Donc, là encore, ces sources-là ne sont pas très facilement l'objet d'une analyse quantitative comme pouvaient l'être des inventaires de bibliothèques, les pourcentages de signatures dans des documents notariés ou paroissiaux. Et donc, du coup, je pense qu'en déplaçant la question depuis la présence inégale des objets vers la question des appropriations différenciées, des textes portés par ces objets – on pourrait dire la même chose des images –, a permis d'ouvrir le questionnaire et en même temps a presque obligé à s'éloigner d'un critère de preuves qui pendant longtemps était directement lié à la capacité à mesurer.

II) Darnton : Mais est-ce que l'histoire sociale, telle qu'elle a été pratiquée par les grands maîtres de l'École des Annales, est encore centrale dans tes recherches et dans l'histoire du livre actuelle ?

Chartier : Il y a plusieurs éléments. L'aspect de la différence sociale me paraît essentiel, et il ne vient pas seulement de cette tradition de l'histoire sociale des Annales, il vient aussi des références qui existent, y compris dans cette leçon inaugurale, au travail de Pierre Bourdieu. C'est-à-dire que reconnaître des différentes questions sociales qui correspondent à des origines, et plus encore à des trajectoires sociales, est une donnée essentielle, me semble-t-il, dès que l'on veut être historien. Sinon, la confusion totale existe et l'on peut généraliser de manière indue ce qui est une pratique d'un milieu social particulier. Donc, cet enracinement d'une histoire, que l'on va dire culturelle, à l'intérieur d'une perception aigüe et la plus exacte possible, de la différence sociale, reste fondamentale.

Ce que l'on peut peut-être ajouter c'est que, d'une part, la différence sociale ne se mesure pas uniquement par la différence des conditions socioprofessionnelles, mais que l'on peut

⁶ Daniel Roche a coécrit avec Roger Chartier le chapitre "Le livre ; un changement de perspective" publié dans l'ouvrage Le Goff, Jacques et Nora, Pierre. *Faire de l'histoire. Nouveaux objets* (Paris: Gallimard, pp. 115-136, 1974) et a organisé conjointement avec Robert Darnton le livre *The Press in France 1775-1800* (New York: The New York Public Library, 1989).

considérer que la différence entre les sexes est une différence sociale⁷, que l'on peut considérer que les différences entre des confessions religieuses sont de l'ordre de la différence sociale, croisant à chaque fois la différence socioéconomique plus classiquement mesurée par les origines, les professions et les niveaux de fortune. Donc, on a pu ouvrir la définition même de ce qui était la différenciation sociale. Et la deuxième nuance, ou correction, ce serait de considérer que l'on ne peut pas établir de relations immédiates, mécaniques, entre des milieux sociaux et des pratiques culturelles, puisque les travaux multiples ont montré comment des individus, hommes ou femmes, des milieux populaires (au sens social), pouvaient s'emparer, pour leur propre rêve, ou désir, ou besoin, de textes qui n'avaient rien de populaires en eux-mêmes, qui appartenaient à une société toute entière.

III) **Darnton** : Dans l'autre sens, [nous avons] Marie Antoinette qui lisait la Bibliothèque Bleue, presque.

Chartier : Dans ce cadre-là, on voit que ce qui avait pu être une tendance de mettre en rapport trop étroit la différence sociale – soit au niveau macroscopique, populaire, lettré, soit à des niveaux plus subtils de différenciation socioprofessionnelle – et les pratiques culturelles, doit être remise en question parce qu'il y a beaucoup plus, peut-être même dès avant l'époque moderne qui nous est commune, entre le XVI^e et le XVIII^e siècles, peut-être même dès l'époque médiévale, des circulations et des appropriations qui viennent rendre plus complexe cette articulation entre différences sociales et pratiques culturelles⁸.

Dans une de ces catégories comme celles des chances, que Pierre Bourdieu essayait de penser, c'était, non pas le déterminisme absolu du monde social sur les productions ou les pratiques culturelles, mais de penser qu'il y avait des espaces de médiation qui avaient leurs propres principes, lois, structures. Et de là par exemple – et c'est là où vient l'exemple dans ce texte – l'idée que ce qui caractérise les champs culturels, intellectuels

⁷ Dans le chapitre "Du livre au lire", de *Pratiques de la lecture*, Roger Chartier résume cette question comme suit : "En effet, les modalités d'appropriation des matériaux culturels sont sans doute autant, sinon plus distinctives que l'inégale distribution sociale de ces matériaux eux-mêmes, la constitution d'une échelle des différenciations socioculturelles exige donc que, parallèlement aux repérages des fréquences de tels ou tels objets en tel ou tel milieu, soient retrouvées, dans leurs écarts, leurs pratiques d'utilisation et de consommation. Ce constat, que a valeur générale, trouve une validité toute particulière dans le cas de l'imprimé". Roger Chartier. "Du livre au lire" In: Chartier, R. (direction). *Pratiques de la lecture*. Paris: Payot, 1993, p. 81.

⁸ Sur ce sujet, Chartier a affirmé de façon synthétique: "Il faut (...) récuser toute approche qui considère que le répertoire des littératures de colportage exprime la "mentalité" ou la "vision du monde" des lecteurs populaires qu'on leur suppose. Une telle mise en relation, ordinaire dans les travaux sur la *Bibliothèque bleue* française, les *chapbooks* anglais ou les *pliegos del cordel* castillans et catalans, n'est plus recevable. Et ce, pour plusieurs raisons : parce que les textes publiés dans les livres et les livrets de colportage appartiennent à des genres, des époques, des traditions multiples et fragmentées ; parce que la distance est souvent considérable (à la fois chronologique et sociale) entre le contexte de production de ces textes et leurs réceptions au fil des siècles ; parce que, toujours, un écart sépare ce que propose le texte et ce qu'en fait le lecteur". CHARTIER, Roger. *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e – XVIII^e siècles)*. Paris : Albin Michel, 1996, pp. 217-218 (chapitre "Lectures 'populaires'").

ou littéraires, ou artistiques, c'est le fait que le passé y est toujours présent. Si on est dans l'économie de Wall Street aujourd'hui, les lettres de change du XVI^e siècle n'ont pas une importance absolument décisive. Il peut y avoir des banquiers qui s'intéressent à cela comme à un objet de curiosité ou de collection... De la même façon, pour les sciences les plus dures, leur passé est souvent un passé extrêmement récent. Le passé le plus ancien peut être un objet de curiosité mais n'a aucune pertinence pour la pratique scientifique contemporaine. Mais nous, nous allons peut-être citer Michelet⁹ – c'est presque obligé dans le Collège de France – on peut citer des auteurs... il n'y a pas un seul romancier qui n'écrit pas un roman en pensant implicitement ou explicitement à *Don Quixote*. Donc, il y a une contemporanéité de ces passés au présent et ce que je voulais dire c'est que le fait de maîtriser ce passé pouvait être un critère de distinction entre les lettrés, les doctes qui connaissent le passé de leur propre pratique sur le bout du doigt ou du pinceau, et puis des plus naïfs, qui finalement entrent dans cet espace de la production ou de la pratique culturelle sans cette connaissance accumulée. Et donc, on voyait qu'ici une sociologie des champs avec ce trait très particulier de la contemporanéité des passés au présent pouvait être un facteur discriminant.

Et ce serait un pont possible avec une sociologie des textes, telle que la pensait Don Mackenzie, dans la mesure où la sociologie des textes de Don Mackenzie s'intéresse fondamentalement au processus qui fait qu'un texte est un texte : il est composé par quelqu'un, il est publié sous une forme ou sous une autre par toute une série d'intermédiaires, d'agents, et finalement il entre dans l'écoute, ou le regard, ou la lecture, de celui qui est face au tableau, face au théâtre, ou face au texte imprimé. Et à partir du moment où Mackenzie introduisait cette dimension-là, il rompait avec une tradition qui pouvait être purement descriptive, purement morphologique des objets imprimés, mais qui s'intéressait peu à leur processus d'appropriation ou à leur mode de publication.

Et je ne vois pas de contradiction là, à partir du moment où on recentre la sociologie de Pierre Bourdieu sur une sociologie des productions et des pratiques culturelles, et où l'on pense une analyse – qui est une analyse très érudite, très technique, des objets imprimés, des livres, et leur processus de fabrication – dans cette perspective que Mackenzie décrivait comme une perspective sociologique, parce qu'elle met en jeu des acteurs qui

⁹ Jules Michelet (1798-1874), auteur de *Histoire de France*, précurseur de l'étude de la vie quotidienne en tant qu'instrument de connaissance historique, a occupé au Collège de France la chaire *Histoire et Morale* entre 1838 et 1852. En raison de ses idées et de ses manifestations anticléricales (dont le livre *Les Jésuites* consacré à montrer la 'stérilité' de la Compagnie de Jésus) les cours de Michelet furent suspendus (en 02/02/1948 et 13/03/1851); finalement, en 1852, Michelet fut chassé du Collège. Après ça, toujours innovant dans ses méthodes peu orthodoxes Michelet causât encore un scandale lors de la publication, en 1862, de *La Sorcière*, où, selon Paul Viallaneix: « la notion reçue d'objectivité historique s'en trouve renversée. Qu'importe si la sorcière médiévale a effectivement jeté ou levé des sorts, si elle a épousé ou non le Diable, si elle a commis une imposture ou reçu un don ! Il reste qu'elle a cru à sa toute-puissance magique et maudite, que tout un peuple y a cru avec elle, et a eu besoin d'y croire. Tel est le fait, le fait historique de la sorcellerie ». Viallaneix, Paul. Préface à Michelet, Jules. *La Sorcière*. Paris: Garnier-Flammarion, 1996, p. 21.

MATRIZes

sont différents les uns des autres, dans leur rôle ou dans leur compétence, ou leur capacité.

IV) **Darnton** : Nous avons, d'une part, une sorte de déterminisme typographique, et d'autre part, une liberté magnifique et indéterminée. Il y a donc une tension entre ces deux pôles, ces deux approches. Comment les concilier ?

Chartier : Je pense que la réponse ce serait de dire que, entre cet absolu déterminisme de la forme et puis, de l'autre côté, cette absolue liberté du lecteur, j'essaierais plutôt de situer un terrain moyen, que j'essaie de désigner par cette formule un peu bizarre, de contrainte transgressée et de liberté bridée. Les contraintes existent, les contraintes elles sont dans les textes, les contraintes elles sont dans les objets qui transmettent les textes, dans les voix qui en disent le sens. Donc, il y a de multiples contraintes qui essaient de fixer une signification. Mais évidemment, jamais ces contraintes, ne fut-ce que par le fait qu'elles soient répétées indéfiniment, atteignent ce but, et le lecteur n'est jamais complètement soumis à ces systèmes de contraintes, dont on peut repérer toutes les modalités. Les unes étaient plus classiques, c'est-à-dire des discours qui visent à un but pratique, utilitaire, religieux, administratif ; les autres, liées avec la forme même des objets imprimés qui permettent ou non tels ou tels usages. Donc, on a bien affaire à des contraintes, mais une erreur peut-être, d'une approche des textes, a été de penser que ces contraintes étaient si puissantes que les désigner était en même temps en faire l'histoire de la lecture. Et comme si le lecteur était *dans* ce mécanisme discursif ou était *dans* cette forme matérielle.

Donc, de Certeau, parmi d'autres, a restitué cet espace qui existe toujours entre ces contraintes qui sont de l'ordre du discours ou de l'ordre du livre, et d'autre part, l'appropriation des lecteurs. Donc, on a bien affaire à des contraintes possiblement transgressées, mais inversement, et c'est là où je pense qu'il y a un usage qui est malencontreux de cet essai fameux sur la lecture comme braconnage¹⁰, c'est de penser que cette liberté est absolue. En fait, cette liberté est toujours bridée, elle commence... ses premières bornes, sont données par les compétences de lecture. Et de là le fait (pour

¹⁰ "Qu'il s'agisse du journal ou de Proust, le texte n'a de signification que par ses lecteurs ; il change avec eux ; il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent. Il ne devient texte que dans sa relation à l'extériorité du lecteur, par un jeu d'implications et de ruses entre deux sortes d' "attente" combinées : celle qui organise un espace lisible (une littéralité) et celle qui organise une démarche nécessaire à l'*effectuation* de l'oeuvre (une lecture). Michel de Certeau. "Lire: un braconnage" In : Certeau, Michel de. *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Paris : Folio, 1990, p. 247.

rejoindre tes premiers propos¹¹) de l'histoire de l'alphabétisation, aussi difficile soit elle à faire, aussi ambigu soit le critère de la signature comme indiquant l'alphabétisation, néanmoins indiquait bien qu'il y a des différences de compétences, depuis les illettrés analphabètes – mais qui pour autant ne sont pas, au moins dans les villes, exclus de la culture écrite, puisqu'il y a des possibilités de transmission par les différentes formes de lecture collective –, et puis ensuite toute une sorte de gamme de compétences de lecture puis de compétences de lecture et d'écriture. Donc, il y a là une première série de déterminations, de contraintes, qui bride cette liberté de l'appropriation. Mais au-delà de cela il y a tout un ensemble de codes, de conventions qui régissent, à un moment donné, pour une communauté de lecteurs, ou de lectrices, quelles sont les règles qui gouvernent leur pratique de l'écrit. Et ces conventions ou codes intériorisés, incorporés, sont autant de limites données à l'interprétation du sens. Et plus encore, je pense que les conventions esthétiques ou sociales qui régissent l'ensemble d'un monde social opèrent aussi comme des contraintes sur cette liberté de l'appropriation. Tout le jeu est dans cette dialectique, me paraît-il, entre contrainte transgressée et liberté bridée, ce qui vaut à tous les registres, depuis les plus lettrés jusqu'aux plus « populaires ».

V) **Darnton** : Penses-tu que l'historien d'aujourd'hui doit être aussi théoricien ? Est-ce que la théorie entre d'une façon intégrale dans tes recherches ?

Chartier : Oui, à condition de ne pas sombrer dans ce qui a quand même été une tentation ou un risque, c'est à dire de substituer l'histoire comme analyse de situations, quelles qu'elles soient – ça peut être des situations sociales, ça peut être, dans notre domaine, l'analyse de corpus de textes – [par] un discours qui serait purement historiographique ou méthodologique.

Et je pense qu'il y a une tentation dans ces cas-là, où la théorie comme exercice philosophique éloigne de la pratique historique. Elle a sa légitimité, l'historiographie est un savoir important, la théorie de l'histoire partagée entre les historiens et les philosophes peut être un objet de discussion important. Mais pour nous, comme historiens, historiens des textes, historiens des pratiques, des discours ou des images, des situations ou des comportements, le point fondamental est de rencontrer, de construire un objet historique, si possible qui n'a pas encore été réellement analysé, ou s'il l'a été, de l'analyser différemment, donc de mobiliser les ressources, à commencer par les sources et les approches qui permettent d'en rendre compte. Et c'est là où, me semble-t-il, [lors d'] une

¹¹ Darnton a plusieurs travaux qui font la corrélation entre taux d'alphabétisation, compétences en lecture, canaux de distribution des livres et changements en récits populaires. Voir, entre autres: *The great cat massacre and other episodes in French cultural history*. New York: Basic Books, 1986. (En français : *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*. Paris : Robert Laffont, 1985 (Coll. « Les Hommes et l'histoire »)).

réflexion avec les voisins apparaissent des éléments qui peuvent être incorporés comme désignant des problèmes, comme proposant des catégories ou des modèles d'intelligibilité, mais non pas pour déployer la théorie [...]. Or, dans ce cas-là, j'aurais une réticence à l'idée de la théorie de l'histoire, parce que souvent la théorie de l'histoire est à un niveau tellement macroscopique, c'était Toynbee, c'était Collingwood, c'étaient ces grands modèles, mais qui ne correspondent plus du tout à ce que nous faisons aujourd'hui, qui est en général de travailler sur des corpus qui ont des limites, qui concernent une question, un problème, une société, une pratique.

Et donc, du coup, ce qui est important c'est – pour rendre compte d'une manière peut-être plus aigüe, plus inventive ou plus dense, du problème que l'historien a construit – de mobiliser des références qui longtemps ont paru extérieures au champ du travail historique.

VI) **Darnton** : Alors, dans ta recherche, qui ne consiste pas à faire une application systématique d'une théorie, mais qui consiste à utiliser la théorie là où elle est convenable, quand même, il faut faire des choix. Quels sont les théoriciens que tu n'appliquerais pas ?

Chartier : Bon, d'abord, comme tu dis, il y a théorie et théorie. Et c'est une invention américaine qu'une théorie française, ou la *french theory*, qui n'existe pas pour les Français, mais qui a été constituée comme un corpus purement pour l'exportation ou l'appropriation. Prenons d'abord, pour répondre à ça, un exemple précis. Dans les projets qu'on peut développer à l'intérieur de l'étude de la culture écrite, il y a plusieurs questions possibles, l'une d'elles vient directement d'un titre d'une conférence de Foucault : « Qu'est-ce qu'un auteur ? »¹², conférence donnée quelques semaines, ou mois, avant son élection au Collège de France et la leçon inaugurale.

Qu'est-ce qu'il y a dans ce texte ? C'est une construction, on peut dire de ce point de vue-là, conceptuelle ou théorique, qui part d'une idée très simple : tous les textes ont été écrits par quelqu'un, mais tous les textes n'ont pas nécessairement un auteur. Parce qu'un annuaire téléphonique, ou un contrat notarié, ou même une lettre entre des individus privés, n'ont pas d'auteur. Donc, la recherche de source c'est quand, comment, et pour quel type de texte certains discours doivent nécessairement être accompagnés d'un nom propre, et d'autres non. Et donc, c'est une question qui est posée à l'intérieur d'un cadre conceptuel. Foucault ensuite a esquissé une chronologie, mais qui est très discutable, ce n'était pas le problème qui l'intéressait le plus : ce qui l'intéressait le plus c'était cette distinction fondamentale entre l'auteur comme fonction du discours et puis la réalité

¹² Plusieurs fois, Roger Chartier a noté le caractère séminal de la conférence de Michel Foucault "Qu'est ce qu'un auteur ?" dans ses travaux. Michel Foucault était entre 1970 e 1984 titulaire de la chaire Histoire des systèmes de pensée au Collège de France. Michel Foucault, "Qu'est ce qu'un auteur ?", conférence prononcée en février 1969 devant la Société française de Philosophie. Publiée dans le *Bulletin de la Société française de philosophie*, n° 3, 1969, puis, in *Littoral*, n° 9, juin 1983 et finalement in : Foucault, Michel. *Dits et écrits*, tome I, Paris : Gallimard, 1994.

phénoménologique ou sociologique qui est que des gens écrivent des textes et que des textes soient créés peut-être dans une perspective strictement religieuse.

Bon. À partir de là l'historien peut se saisir de cette question, peut à la fois, peut-être, essayer de reprendre les étapes que Foucault avait discernées, en particulier celle de la création de la propriété littéraire, ou celle des censures, qui ont puissamment contribué à attribuer des textes à des noms propres – dans le premier cas pour en faire une propriété éventuellement rémunératrice, dans le deuxième cas pour en faire un objet de condamnation et de destruction. L'historien peut aller, suivant ton exemple et suivant Mackenzie, vers une autre dimension à laquelle Foucault n'avait absolument pas pensé, qui est le fait que ce qui peut créer aussi l'assignation d'un texte, ou d'un corpus de texte, un nom propre, c'est la forme matérielle : à partir du moment où plusieurs textes du même auteur sont réunis dans un même volume, l'assignation à l'auteur premier devient presque une conséquence de la matérialité. Et, du coup, ça nous amène avant la propriété littéraire, avant les censures d'État ou d'Église, ça nous amène à la fin de l'ère du manuscrit lorsque, pour certains grands auteurs, la réunion de plusieurs de leurs œuvres les créés, en quelque sorte, puisqu'elle donne une identité matérielle à une composition intellectuelle.

Donc, on voit qu'on peut se saisir de la question, modifier la chronologie, ouvrir d'autres espaces dans lesquels la construction de l'auteur se situe, particulièrement à partir de la matérialité des objets. On peut aussi essayer de poser, comme j'essaie de le faire, deux autres questions. C'est-à-dire que même s'il y a cette assignation au nom propre, quelle est le rapport qui peut exister entre l'écriture à plusieurs mains, l'écriture en collaboration qui était quand même très fréquente pour certains genres au XVI^e et XVII^e siècles, et le fait que, soit notre propre tradition, soit les libraires et éditeurs du temps les attribuaient à un seul nom, et donc, la tension entre une pratique d'écriture qui suppose la collaboration et une logique éditoriale qui très souvent impose le nom unique.

Mais je voudrais ajouter autre chose, c'est à dire que la théorie, à un autre niveau, peut être présente lorsqu'on essaye aujourd'hui de reformuler ce que certains peuvent considérer parfois comme une tentative un peu sans issue : quelle est la spécificité du savoir historique dans la représentation du passé ? Puisque les historiens ne sont pas les seuls à représenter le passé. La fiction, depuis les pièces historiques de l'époque élisabéthaine jusqu'au roman historique contemporain, ou la mémoire, toutes ces mémoires proliférantes, institutionnelles ou individuelles, représentent aussi le passé. Et pendant très longtemps, je crois, les historiens ne se sont pas tellement préoccupés de cette compétition, de cette coexistence qui pouvait exister entre dix différentes formes de représentation du passé.

Et si l'on veut, non pas nier, la force de ces autres représentations – il y a plus de gens qui lisent des romans historiques que, peut-être, nos propres livres. La mémoire a une

puissance considérable dans toutes ces formes incarnées de lieux, de monuments, de commémorations, de cérémonies, etc. – donc, si l'on veut, non pas discuter la validité de ces autres représentations du passé, mais essayer de situer ce qui est propre à la représentation historique du passé, donc notre discipline, notre métier, à partir de ce moment-là on entre dans un autre registre de la discussion épistémologique, philosophique, théorique, comme on voudra, qui est : à quelle condition un travail d'historien peut-il prétendre ? Donner une représentation différente, c'est à dire plus adéquate, de ce passé dont se saisit aussi le romancier qui écrit une fable ou la mémoire qui reconstruit ce passé pour ses propres désirs ou besoins du présent. Et à partir de ce moment-là on ne peut pas éviter une autre discussion, mais qui est théorie dans un sens très général, une théorie de l'histoire, qui devient une discussion sur quels sont les critères qui font que ce savoir peut être considéré comme un savoir scientifique – il n'y a pas de raison d'avoir peur du terme. Et à partir de là on entre dans une discussion sur les critères de la preuve, sur la construction de l'objet, sur les règles qui, dans une communauté de savoir, permettent de donner validité ou non à une analyse, etc.

VII) **Darnton** : Je comprends, et je dirais que c'est même une très belle description de ta façon de travailler. Alors, quels sont les grands absents dans ta leçon inaugurale ? Quand j'y pense, je n'ai pas vu le nom de Freud, ni de Marx, ni de Durkheim, etc.

Chartier : Ces trois cas sont différents. Durkheim est absent mais dans d'autres textes il n'est pas absent, dans la mesure où si on pense à ce qu'on a dit pour commencer, c'est à dire cette référence à une sociologie telle que l'a développée Pierre Bourdieu, et si on pense à une notion comme celle de représentation collective, évidemment la référence est immédiate à Durkheim et Mauss, l'école sociologique française. Et ils participent, me semble-t-il, de cette perspective, comme pères fondateurs d'une histoire ou d'une sociologie dans laquelle les représentations, dès le départ, avaient acquis cette capacité à être à la fois construites par les divisions sociales et à les construire, puisque à la fois les représentations mentales dépendent de la trajectoire ou de l'origine des individus dans le monde social – c'est le premier essai de Durkheim et Mauss sur les classifications¹³, les classifications mentales comme étant une incorporation des divisions sociales. Mais en même temps, dans des sociétés – y compris celle-ci mais c'est-à-dire des sociétés moins développées que celles qui suivront –, ces représentations ont une force constructrice parce qu'elles imposent des modèles, elles délimitent des frontières, elles organisent des différences. Donc, cette dynamique de la représentation qu'on a souvent banalisée comme s'il s'agissait de reflets, de reflets mensongers ou véridiques, mais, à l'inverse de cette idée faible de la représentation, l'idée forte de la représentation comme incorporation de la division sociale et constructrice des différences sociales, Durkheim y a sa place de père fondateur.

¹³ Durkheim, Émile; Mauss, Marcel. «De quelques formes primitives de classification - contribution à l'étude des représentations collectives ». *Année sociologique*, 6, (1901-1902). Nouvelle édition par Presses Universitaires de France, Paris, 2002.

Bon. Marx est un peu plus complexe parce que je crois, d'une part, que le type d'histoire que toi et moi pratiquons s'est éloignée d'une vision de la très longue durée d'une succession des mondes sociaux, des modes de production, et qu'il y a quelque chose d'intimidant dans cette perspective dans laquelle il y a des enchaînements historiques à une macroéchelle, telle que celle qui pouvait être celle de la conceptualisation... La deuxième raison, en dehors de cette timidité par rapport à un monument de ce type, c'est le fait que – et là encore on retrouverait Pierre Bourdieu, plus présent dans notre discussion qu'il ne l'était finalement dans la leçon inaugurale –, c'est-à-dire que toute une série de conceptualisations, à commencer par celles de champs, non seulement vise à prendre une distance par rapport à un modèle un peu idéaliste – comme si lorsqu'on est dans le monde culturel il n'y avait plus d'intérêts économiques, plus d'enjeux financiers, plus de compétitions sociales ou symboliques – mais aussi à prendre des distances par rapport à un déterminisme rigide qui avait pu être une forme d'héritage du marxisme, ou du moins de certains marxismes, et dans lesquels finalement il y avait comme une adéquation immédiate entre une situation socioéconomique et des pratiques ou des productions culturelles. Et donc, je n'implique pas que ce soit nécessairement ce que Marx a dit ou pensé, au contraire, mais ça a été un héritage qui avait rigidifié, réifié en quelque sorte, ce rapport qui nous occupe aujourd'hui, entre les divisions du monde social conçues dans cette perspective d'histoire sociale que tu rappelais, et puis, d'autre part, des objets qui appartiennent au domaine ou au champ de l'histoire culturelle. Alors ça serait une référence à manier à la fois plus délicatement, dans le sens d'éviter cette lecture un peu attendue, sans doute fautive, mais un peu attendue du travail de Marx, et, de l'autre côté, ce type de conceptualisation sur une échelle de très longue durée et qui est un peu au-delà de nos ambitions ou de nos pouvoirs. Alors, pour Freud, dont je ne dirais pas que j'ai une connaissance extrêmement profonde, le même problème, c'est celui de l'historicité.

C'est-à-dire que les théories qui sont peu présentes ou absentes, ou parfois même implicitement attaquées, sont les théories dans lesquelles il y a une évacuation de l'historicité, c'est-à-dire dans lesquelles on produit des modèles de compréhension, mais qui ont en eux-mêmes une vocation à l'invariance, à l'universel, et qui ne prennent pas en compte la dimension de la pluralité, de la diversité, de la mobilité historique.

Alors, dans le cas de la littérature, qu'on a évoqué, évidemment c'est toutes ces approches qui ont souvent été identifiées aux Etats-Unis avec la *french theory*, c'est à dire, dans lesquelles le fonctionnement linguistique et sémantique du discours est auto-suffisant. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'acteurs, il n'y a pas de producteurs des textes, la réception, l'appropriation n'a pas d'importance, il y a simplement un fonctionnement discursif déchiffré par le critique littéraire. Et donc, à partir de ce moment-là, on évacue la dimension de tous les paramètres historiques qui régissent la production, la transmission et la réception des textes, tels que la sociologie des textes de Mackenzie les

désigne. Et je ne dis pas, là encore, que ce soit nécessairement la pensée freudienne, mais elle a souvent été l'objet des approches de critiques qui ont marqué cette limite, c'est-à-dire, le fait qu'on projette à l'universel les types de structures de la personnalité qui sont de fait enracinés historiquement dans un moment particulier de l'évolution des sociétés.

Juste pour finir ce point, il y a un auteur qui me semble avoir marqué comment on pouvait, sans abandonner du tout des méthodes d'analyse qui, elles, relevaient du structuralisme et de la sémiotique, et en même temps être profondément historien. C'était notre cher ami Louis Marin¹⁴, dans la mesure où, pour lui, l'analyse des tableaux ou l'analyse des textes mobilisaient avec une acuité, une subtilité extraordinaire des méthodes de description sémiotique et structurale. Mais en même temps, à la différence de certaines des approches qui évacuaient l'histoire – un peu sur un modèle stricte de l'anthropologie structurale – pour Marin, chaque fois, ces objets, analysés avec cette grille de compréhension, étaient situés dans une situation historique extrêmement précise. Par exemple, le jansénisme de Port-Royal, les théories de la représentation du prince, la peinture du Quattrocento... Et donc, je pense que c'est un exemple qui montre – il ne faudrait pas pousser trop loin notre discussion, ce qui va me permettre de ne pas être brouillé avec la république des structuralistes – qu'il n'y a pas une contradiction insurmontable : c'est simplement qu'une des interprétations dans la tradition française a marqué de manière très, très forte cette a-historicité de l'approche structurale pour aller vers des invariants de type anthropologique au sens premier du terme.

VIII) **Darnton** : Est-ce qu'il y a une sorte de mondialisation de la vie intellectuelle aujourd'hui, qui est différente de la république des lettres d'autrefois ? Parce que tu incarnes, en quelque sorte, l'intellectuel qui est partout et qui se réfère à plusieurs écoles historiques, philosophiques, littéraires, dans plusieurs langues.

Chartier : Effectivement, comme tu le sais et tu le pratiques, et tu en es un autre exemple, il y a une forme de mondialisation qui a été rendue possible par différents facteurs : les collaborations intellectuelles universitaires, la réduction du prix des voyages, les communications électroniques, avec des hauts et des bas les politiques de traduction, etc. Donc il y a des tas d'éléments qui n'existaient pas dans les années 30, par exemple. À partir de ce moment-là on voit qu'on est effectivement dans un espace de circulation qui est plus facile, plus dense. Derrière cela, il ne faudrait pas tomber dans une illusion.

D'abord, jusqu'à quel point cet espace de circulation implique la totalité des communautés scientifiques ? Ça peut être variable selon les sciences, ça peut être variable selon les sujets traités par les individus, ça peut être variable selon leurs possibilités

¹⁴ Louis Marin a pris part au projet qui a abouti à l'édition de *Pratiques de la lecture*. Il y a dans ce livre un chapitre de Marin - "Lire un tableau : une lettre de Poussin en 1639" et le livre a été dédié à sa mémoire. Une première édition a été publiée en 1985 par Éditions Rivages et, en 1993, une nouvelle édition par Payot & Rivages.

d'accès à ces conditions du voyage, du voyage réel ou du voyage électronique, ou du voyage des textes... Donc je pense qu'il y a une première observation à faire sur les limites de cette mondialisation.

La seconde est qu'une autre limite peut venir, semble-t-il, du problème linguistique. Comme tu me le faisais remarquer toi-même tout à l'heure dans une conversation privée, beaucoup de langues se perdent – c'est-à-dire par exemple, le maniement du français ou la connaissance du français, y compris dans les universités américaines qui avaient le plus de tradition de cela. Alors, ce n'est pas la question de la francophonie contre le monde anglais, c'est la question que lorsque se perd cet accès, la bibliographie se réduit, c'est-à-dire la lecture, la connaissance des traditions, les perceptions des manières de faire, se réduit à ce qui est produit dans un domaine linguistique donné – commençons, parlons de l'anglais – ou traduits dans ce domaine linguistique. Et des pans entiers de la production intellectuelle qui pourraient avoir une pertinence extrêmement forte pour des études qui ne sont pas liés aux objets de ces œuvres, mais qui pourraient être inspirés par les méthodes et les approches, disparaissent, n'existent plus, ou n'existent plus que dans des espaces extrêmement réduits de la communication linguistique. Et je crois que ça c'est un deuxième obstacle, peut-être plus retord, à la mondialisation. C'est-à-dire qu'une langue mondialisée se traduit par le fait que des pans entiers du savoir disparaissent. On avait des statistiques qui montraient que dans beaucoup de collèges américains on n'apprend plus de langues étrangères, et même si l'espagnol a gagné de l'importance, ce n'est pas exactement la même chose. Parce que l'espagnol renvoie à la réalité de l'Amérique Latine, renvoie aux romanciers, mais ne renvoie pas nécessairement aux travaux de la philologie ou de la critique littéraire espagnole, qui est sans doute la plus brillante du monde à l'heure actuelle, avec des auteurs comme Francisco Rico, Pedro Cátedra et beaucoup d'autres. En termes d'analyse de qu'est-ce que c'est que publier un texte, en termes d'analyse historico-philologique des œuvres du XVI^e ou XVII^e siècles, je peux assurer qu'il y a là des modèles ou des leçons qui pourraient transformer assez profondément les pratiques telles qu'on les développe en France, mais aussi aux Etats-Unis, dans ce domaine. Mais ceci n'existe pas dans un univers globalisé, ça n'existe qu'à l'intérieur de l'univers de la circulation d'une langue, mais qui ne correspond pas, qui ne s'accroche pas avec cette connaissance plus grande de l'espagnol aujourd'hui aux Etats-Unis. Donc, je crois que c'est un problème complexe parce qu'il est à la fois linguistique mais pas seulement linguistique, il est aussi lié à une capacité de connaissance, de rencontre, et c'est sans doute aussi tout ce qui fait les débats autour de la formation.

XIX) Darnton : Je suis curieux de savoir comment tu vas situer une histoire de la lecture électronique dans l'ensemble des lectures que tu décris, qui vont depuis l'Antiquité à l'époque moderne ?

Chartier : Je crois que dans un cas d'analyse qui est celui dans lequel on discute aujourd'hui, le problème, il est double. C'est-à-dire que, d'un côté, il y a énormément de

discours sur le monde numérique – juridique, économique, technique – mais, me semble-t-il, à part certains auteurs, à commencer par toi, peu de savoir historique a été convoqué pour comprendre ce monde numérique. On n'en peut comprendre, peut-être, les formes de continuité plus fortes que les apparences, mais surtout les formes d'innovation, que si on le rapporte à une histoire de plus longue durée de la culture écrite, et en particulier, dans l'exemple que tu prenais, des pratiques de lecture.

Effectivement, la pratique de lecture face à l'écran, discontinue, segmentée, prend un sens tout à fait différent lorsqu'on la compare avec la même discontinuité qui était rendue possible par un livre dans sa forme imprimée classique. Personne n'est obligé de lire toutes les pages d'un livre imprimé : comme tu le rappelais¹⁵, on peut feuilleter – faire aussi une lecture du fragment, ou de la discontinuité – mais il y a une grande différence : c'est que dans le cas du livre imprimé cette discontinuité ou ce fragment sont rapportés à une totalité qui est immédiatement rendue perceptible par l'objet, alors que dans le monde numérique ce fragment peut être absolument détaché de toute compréhension de la totalité de laquelle il est extrait, si même cette expression a un sens, pour des banques de données. Donc on voit que le rapport entre fragment et totalité est totalement bouleversé par le passage du codex à l'écran. C'est un exemple.

Un autre exemple serait de montrer que pour la première fois, dans cette mutation du présent, trois types de mutations qui ont toujours été séparées se trouvent contemporaines : des mutations des pratiques de lecture, des mutations des formes d'inscription du texte et des mutations dans la technique de communication ou reproduction de l'écrit. Si l'on ajoute évidemment à cela que cette technique permet non seulement la transmission de l'écrit mais aussi articuler avec la parole vive, le son, et l'image, y compris mobile.

Donc, prendre mesure de la contemporanéité de ces trois mutations – technique, morphologique et culturelle – est rendu possible si on les rapporte au moment où, par exemple, Gutenberg invente une nouvelle technique, mais le livre est toujours le même – un codex manuscrit ou un codex imprimé a les mêmes structures fondamentales. On peut penser que l'invention du codex au premier siècle de l'ère chrétienne est un bouleversement considérable, puisque sont rendues possibles des pratiques autrefois impossibles avec les rouleaux : on peut écrire en lisant, on peut feuilleter les pages, on peut indexer un livre. Mais en même temps, la technique est la même, ce sont toujours des livres copiés à la main. Et les révolutions de la lecture qu'on a étudiées, et parfois discutées, se situent toujours à l'intérieur d'une certaine stabilité, à la fois technique et morphologique.

¹⁵ Voir Darnton, Robert. *The case of books. Past, present and future*. New York: Public Affairs, 2009. L'édition française, traduite par Jean-François Sené, a pour titre *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*. Paris: Gallimard, 2011 ; sur la question en discussion, voir le chapitre premier, "La lecture et ses mystères".

Or, on est face à une contemporanéité. La seule nuance, ou la seule limite, c'est que cette mutation à la fois technique, morphologique et culturelle, elle se situe dans un monde où les précédentes techniques de reproduction des textes sont toujours présentes. Nous écrivons encore à la main et d'autre part nous lisons de multiples objets imprimés. Et donc, tout le problème du diagnostic est celui de l'équilibre, compétition, concurrence, coexistence entre ces trois formes majeures – il y en a d'autres, mais ces trois formes majeures – de l'inscription des textes. Ceci pour dire qu'il me semble-t-il, une perspective historique de longue durée peut amener à porter des diagnostics un peu différents de ceux qu'on porte le plus traditionnellement, de la manière la plus pressée, sur ce monde.

Références

BENJAMIN, Walter. Über den Begriff der Geschichte. In: *Gesammelte Schriften I-2*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1980, pp. 691-704.

BOURDIEU, Pierre et CHARTIER, Roger. *Le sociologue et l'historien*. Marseille; Paris: Agone & Raisons d'agir, 2010.

CHARTIER, Roger. *Écouter les morts avec les yeux*. Paris: Collège de France, Fayard, 2008.

CHARTIER, Roger et ROCHE, Daniel. "Le livre : un changement de perspective". In : LE GOFF, Jacques et NORA, Pierre. *Faire de l'histoire. Nouveaux objets*. Paris: Gallimard, pp.115-136, 1974.

FEBVRE, Lucien et MARTIN, Henri-Jean. *L'Apparition du livre*. Paris: Albin Michel, 1971.

FOUCAULT, Michel. "Qu'est-ce qu'un auteur?". In: *Dits et écrits*. Paris: Gallimard, t. I, pp. 789-821, 1994.

MCKENZIE, D. F. *Bibliography and Sociology of Texts*. The Panizzi Lectures 1985. Londres: The British Library, 1986. (Traduction française par Marc Amfreville : *La bibliographie et la sociologie des textes*. Paris: Éditions du Cercle de la Librairie, 1991).

MERLEAU-PONTY. *Éloge de la philosophie et autres essais*. Paris: Gallimard, 1965.

PETRUCCI, Armando. *Writers and readers in medieval Italy: Studies in the history of written culture*. New Haven; Londres: Yale University Press, 1995.

MATRIZes

Year 5 N° 2 Jan./June 2012 - São Paulo - Brasil - Roger Chartier
- p. 159 - 177